

# Un été 49

*Dominique Boy avait 7 ans lors de cet été de cendres. Il nous raconte le souvenir qu'il garde des vacances de cette année-là, qu'il passait au domaine de Monsalut, à Gazinet.*

« **J**e garde beaucoup de souvenirs de mes vacances au domaine de Monsalut, à Gazinet, près de Bordeaux. Mais les plus marquants sont ceux de mon septième été.

« Cet été, un matin, il fut évident que ce jour-là n'était pas comme les autres. Pourtant, le bol de café au lait et les tartines beurrées et confiturées du petit déjeuner étaient comme d'habitude, et les arbres du parc n'avaient pas changé d'une feuille depuis la veille. Mais, chose inimaginable, les grandes personnes étaient préoccupées et même angoissées. Au point de ne s'apercevoir que trop tard que les enfants avaient joué quelque temps sur le pin abattu huit jours plus tôt, et dont le tronc suintait toujours sa résine très poisseuse.

« Peu à peu, après le déjeuner, la couleur du soleil est passée à l'orange, puis au rouge, pendant que le ciel virait au gris plombé. L'angoisse des grandes personnes augmentait. Après le goûter, il est tombé de grosses gouttes d'eau chargées de cendres, et quelques instants plus tard ce fut la nuit.

« L'oncle austère sortit sa voiture du garage, ce qui était un événement d'importance qui se déroulait suivant un cérémonial immuable. La voiture était une traction avant Citroën, noire et lustrée, avec des coussins gris perle et deux strapontins qui se déplaient devant la banquette arrière. Joie pour les enfants : une promenade en voiture. L'excitation était à son comble.

## **Des objets fantastiques**

« Je reverrai toujours ma grand-mère Marguerite, dressée au beau milieu du hall d'entrée de la maison sur le carrelage en damier noir et blanc, déclarer tragiquement : "Je reste dans ma maison." Qu'elle me pardonne, mais sur le coup j'ai trouvé cela un peu bête. Car, à ce moment, nous savions tous qu'un incendie approchait dangereusement.

« Entassés dans la voiture, il y eut Jean-Marie, Jean-Louis, Loulou, Benoît, Daniel, quelques grandes personnes et moi. La 15 CV familiale est une grande voiture.

« La maison ne risquait guère de brûler. Ça n'arrive jamais dans les livres que nous lisons à l'époque. C'était tout aussi invraisemblable que si l'oncle austère s'était mis à faire des pirouettes ou simplement à sou-

« Ensuite, ça a été formidable. Pour la première fois de ma vie j'ai vu un embouteillage, ce que l'on appelle maintenant un ralentissement, et qui se produit deux fois par jour au moins sur toutes les voies aux alentours de Paris. En fait, sur la route de Bordeaux, c'était la nuit et l'exode. Mais il y avait plein de voitures de pompiers qui nous croisaient toutes sirènes hurlantes.

« Nous avons été nous réfugier chez cousin Pierre. Je me suis rendu compte beaucoup plus tard que cousin Pierre était une grande personne. C'était même le cousin de la grand-mère Marguerite, d'où son nom. Le couloir de sa demeure était presque aussi grand à mes yeux que celui de la maison de sa cousine. Mais, en plus, il y avait des dizaines de clubs de golf, et ce sont des objets fantastiques. Il n'y en avait pas deux pareils : des très lourds en bois verni avec une crosse équipée d'une grosse plaque de métal, des légers tout en métal nickelé avec une crosse plus ou moins inclinée, et toutes les variations entre ces deux extrêmes. Bien des années après, j'ai vu avec consternation la façon incroyablement débile dont les grandes personnes font usage de ces très beaux jouets.

« Je ne me souviens pas du retour à la maison. Il paraît que l'incendie s'était arrêté à 1 kilomètre de là, donc à 15 kilomètres de Bordeaux, sur la rive droite de l'Eau-Bourde, mais ce n'est sûrement pas ce modeste cours d'eau qui a fait barrage.

« J'ai vu le désastre : les forêts de pins réduites à ce qui n'apparaissait plus que comme des espaces plantés de pauvres piquets de bois noircis, des prairies où le feu dans sa précipitation avait épargné quelques lambeaux d'herbage, et, bizarrement, des champs entiers de maïs à peine roussis par la fournaise.

« Vivement la rentrée. Que d'histoires à raconter aux copains !

« C'était en 1949. Cette année-là, dans les Landes, 130 000 hectares ont brûlé, et quatre-vingt-deux personnes sont mortes du fait des incendies. » ■

C'est vrai que ce cousin, un médecin maintenant âgé, resté célibataire et vivant entre sa dévouée gouvernante Philomène et son fidèle caniche Mouchka avait été d'une grande gentillesse en proposant d'accueillir chez lui cette équipe de cousins surexcités, rescapés de l'incendie.

La quiétude de son appartement et la sérénité de ce respectable immeuble, aujourd'hui disparu, rue des Trois Conils, en ont certainement beaucoup souffert.

Car cette équipée à Bordeaux, nous l'avons vécue comme une récréation en parenthèse des grandes vacances et surtout une gigantesque occasion de chahut.

Nous étions par ailleurs fiers d'être invités là en hôtes de celui que nous appelions en un seul vocable Cousin-Pierre. Il était en fait le cousin de notre grand-mère, dont il était très proche, et nous avions une grande admiration pour lui.

N'était-ce pas lui qui illuminait nos anniversaires de superbes feux d'artifices ?

Durant nos vacances à Monsalut, tous les dimanches, nous l'allions chercher au terminus du tram de Gazinet pour l'escorter vers le traditionnel déjeuner du dimanche à Monsalut.

Il arrivait, élégant et distingué, chapeauté, fumant un gros cigare, et tenant à la main une cravache à tête d'argent et à la robuste lanière de cuir tressée comme celle de Zorro. C'était, disait-il pour casser la tête d'un chien qui aurait l'impudence de s'attaquer à son distingué caniche.

Au bout de quelques jours de golf improvisé rue des Trois Conils, je pense que Cousin Pierre lança un SOS et, tout danger ayant disparu, cette équipe de cousins chahuteurs et bruyants fut rapatriée à Monsalut.

L'équipe dirigeante décida de nous mettre, nous les enfants, au vert pour nous faire oublier les images de l'incendie et son corollaire d'angoisses et de cauchemars. Avec mes 10 ans, j'étais l'ainé des cousins et de ce fait leur chef incontesté du droit d'ainesse.

La destination rêvée était Riandolle, propriété de la cousine de notre grand-mère, cousine Jeanne.

Attention, au très important titre de parenté et ne venez pas à confondre Cousine Jeanne (Dupuy) et Tante Jeanne (Jeannot).

A Riandolle, au bord de la Dordogne, ce petit château était disait-on, un relais de pêche ayant appartenu au duc de Caumont Laforce et Henri IV en aurait été l'hôte.

Il me plait à penser qu'on y prenait à l'époque des saumons et non comme maintenant des poissons chats, mais bonne nouvelle, il paraît que les saumons y reviennent !

On pouvait courir, batailler, faire des jeux dans le parc et s'endormir le soir en passant une bonne nuit reposante, ayant, après une bonne bataille de polochons, évacué tout stress.

Le parc était propre et vert, pelouses et arbres ; il n'y avait pas cette suie noire et grasse qui à Monsalut salissait tout mains, peau, vêtements, chaussures et que nous ramenions à l'intérieur.

Peut-être quelques nuages à l'horizon, mais à cette époque la météo était la cible de toutes les plaisanteries sur son imprécision et son manque de fiabilité.

Les agriculteurs, les seuls intéressés car, à cette époque peu de gens, partaient en week end, se basaient plus sur leur intuition et de menus signes impénétrables aux gens des villes que sur le bulletin radiophonique de la météo nationale.

Toujours est-il qu'un soir les nuages noirs qui s'accumulaient et d'encore lointains coups de tonnerre vinrent annoncer un bel orage.

On commençait à comptabiliser à haute voix les secondes entre la lumière de l'éclair et le roulement du coup de tonnerre.

Nul doute, ça se rapprochait et en bas le creux de la rivière faisait caisse de résonance.

Je ne sais pas pourquoi vers 20 heures, il faisait déjà nuit, j'étais dans la cuisine, domaine de Charlotte, et non au salon avec Cousine Jeanne.

Et là, la foudre est tombée.

C'est violent.

Les oreilles sont saturées du son d'une véritable explosion et incroyable une boule de feu de la taille d'un ballon de foot a déboulé de la haute cheminée, traversé en un instant la cuisine et s'est glissée sous la porte pour disparaître à l'extérieur.

On était en plein dans l'histoire de la momie de Rascar Capac.

Car, la foudre a parcouru encore une centaine de mètres pour mettre le feu à une grange pleine de foin, cela sous une pluie battante, un vrai abat d'eau comme on dit là-bas.

Et flashée par les éclairs, je vois avec horreur ma tante Madé, tête nue, ruisselante dans son imperméable beige, courant comme un jouet mécanique vers les flammes qui montaient déjà haut dans le ciel.

Et là où sa tentative de sauvetage héroïque prenait un tour comique, c'est, je m'en souviens comme dans un film, qu'elle courait, courait, en serrant verticalement dans ses bras un énorme extincteur et que celui-ci dégorgeait par à-coups sa mousse blanche sur son épaule et dans son cou.

Elle continuait sa course éperdue apparemment sans se rendre compte de rien.

Très vite arrivée à son but, trop tard, la grange était déjà irrémédiablement dévorée par d'énormes flammes et l'extincteur vide.

Le dérisoire de son action a dû lui apparaître mais déjà elle était sous une pluie d'étincelles à organiser les secours pour limiter les dégâts.

En tout cas, chance, il n'y avait pas d'animaux dans la grange et l'incendie resta circonscrit à la grange.

Et pour finir Charlotte a toujours prétendu que la foudre lui avait en passant arraché ses sabots ou ses galoches (?).